

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

—Ne vous effrayez pas, ma bien aimée Emilienne, reprit doucement Lucien, je vous dis ce que je ferais si mon père et ma mère se plaçaient entre vous et moi, mais je n'aurai pas à en venir à cette extrémité ; ils m'aiment et ne voudront pas faire de leur fils un désespéré. D'ailleurs, si je rencontrais auprès d'eux de la résistance, j'aurais maman Villarceau pour me soutenir ; sa parole respectée se ferait entendre, et c'est avec son cœur qu'elle saurait plaider notre cause.

—Puisque vous persistez dans vos intentions, Lucien, je renonce à m'y opposer ; je vous aime et je serais trop heureuse si ce beau rêve devenait la réalité. Si de nouvelles douleurs me sont réservées, je les supporterai sans me plaindre, en me disant : je les ai méritées.

—Méritées ? comment ?

—En n'ayant pas su vous cacher que je vous aimais et, aujourd'hui encore, en n'ayant pas eu la force et le courage de retenir sur mes lèvres l'aveu de mon amour, que je voyais sans espoir.

—Ainsi, Emilienne, cet aveu que j'attendais, que j'espérais, que je suis venu chercher, vous le regrettez ; vous m'avez rendu le plus heureux des hommes, vous avez élargi ma vie, vous m'avez ouvert le ciel et vous le regrettez !

—Non, je ne regrette rien ! répondit-elle d'un ton animé.

Puis d'une voix subitement assourdie par l'émotion, elle ajouta :

—Si je dois avoir des regrets, ils viendront plus tard.

—Plus tard, s'écria Lucien avec exaltation, vous aurez toutes les joies de la vie, tout le bonheur qu'il me sera possible de vous donner !

La jeune fille eut un sourire doux et triste.

—Je suis préparée à tout, répondit-elle avec mélancolie, à la joie comme à la douleur ; si le bonheur m'arrive, Lucien, il me sera doublement précieux, me venant de vous ; mais si je dois souffrir...

Elle étouffa un soupir et reprit avec un accent de tristesse profonde :

—Enfin, je suis résignée.

Le jeune homme s'était rapproché d'elle ; il lui prit la main et, sur le ton de la prière :

—Je vous en prie, Emilienne, n'ayez plus de sombres pensées, chassez vos craintes et ne pensez plus à autre chose qu'au bonheur que l'avenir nous promet à tous deux. Oh ! ce bonheur, vous ne savez pas que le force vous avez mise en moi pour le conquérir ! Laissez-moi faire et, bientôt, ce ne sera plus l'ouvrière en dentelles, mais la fiancée de Lucien Delteil que mes parents recevront à l'hôtel Villarceau.

Tout en parlant, il l'avait doucement attirée contre lui, et elle le regardait comme enivrée de ses paroles.

—Ayez confiance et bon espoir, lui dit-il.

—Vous le voulez, Lucien, j'espère !

Il lui mit un baiser sur le front.

Au même instant un coup de sonnette se fit entendre.

Tous deux sursautèrent.

—Oh ! Lucien, dit la jeune fille devenant très pâle, si c'était votre mère !

—Je ne le crois pas, car elle a à rendre aujourd'hui plusieurs visites. Mais si c'est ma mère, chère Emilienne, elle me trouvera auprès de vous et me fournira ainsi l'occasion d'avoir avec elle une explication devenue nécessaire.

—Oh ! pas devant moi !

—Soyez tranquille et, encore une fois ayez confiance.

La porte de la chambre s'ouvrit et Catherine annonça Mme Villarceau.

III.—LA BONNE GRAND'MÈRE

La vieille dame entra et trouva l'ouvrière et son petit fils debout, lui un peu en arrière de la jeune fille.

Elle ne fut point surprise de la présence de Lucien, ayant été prévenue sans doute par Mme Martinet.

Emilienne, maintenant très rouge, restait immobile, comme si ses pieds eussent été cloués au parquet.

Quart à Lucien, il paraissait anxieux, quoiqu'il fût absolument maître de lui. Il craignait que sa grand'mère, mécontente, n'exprimât sa contrariété en paroles qui pourraient blesser le cœur d'Emilienne.

D'un coup d'œil, Mme Villarceau avait remarqué la vive rougeur d'Emilienne, l'inquiétude de Lucien et deviné qu'elle venait d'interrompre un doux échange de paroles d'amour. Mais elle eut bien vite rassuré le jeune homme, en s'approchant d'Emilienne et en lui disant avec ce doux accent de bonté qui lui attirait tous les cœurs :

—Ma chère mignonne, il me semble que vous ne me recevez pas aussi gaiement aujourd'hui que d'habitude ; serait-ce par hasard ce grand garçon qui jetterait un froid entre nous ? Non, n'est-ce pas ; il ne saurait avoir la

prétention de me priver de votre affection et de m'empêcher de vous aimer

—Oh ! madame... balbutia Emilienne.

—Ce n'est pas cela ; mais je comprends, vous avez peur que je vous gronde ; eh bien, non, je ne veux vous adresser aucun reproche, et pourtant j'en aurais le droit, car vous savez tout le plaisir que j'éprouve à vous voir, à causer avec vous, et vous ne venez plus, vos visites sont de plus en plus rares ; la vieille femme est délaissée.

Voilà ma grande colère apaisée, continua Mme Villarceau avec son meilleur sourire, et maintenant, ma chère mignonne, embrassez bien vite la vieille grand'mère.

—Oh ! madame, comme vous êtes bonne ! s'écria la jeune fille, les yeux pleins de larmes.

Et elle jeta ses bras au cou de Mme Villarceau, qui l'embrassa sur les deux joues.

—Vous dites que je suis bonne, reprit l'excellente femme, eh bien, oui, je suis bonne et veux toujours l'être ; que serait donc ma vieillesse, si elle n'avait pas pour les autres l'agrément de la bonté ? Et puis, ajouta-t-elle très émue, c'est en étant bonne que j'honore le mieux la mémoire de celui qui m'a appris la bonté.

—Et que vous vous faites aimer et vénérer, bonne-maman, dit Lucien, qui vint à son tour embrasser sa grand'mère.

—Ah ! ah ! monsieur le mauvais sujet, dit en souriant Mme Villarceau, tu fais bien de m'embrasser pour te faire pardonner tes cachotteries. Vryons, pourquoi ne m'as-tu pas dit ce matin que tu avais l'intention de rendre visite à Mlle Lormont ?

—Bonne-maman, vous aviez déclaré que vous ne sortiriez pas aujourd'hui.

—C'est vrai, j'avais dit cela ; mais si tu m'avais prévenue... Après tout, tu préférerais peut-être venir seul.

—Oh ! bonne-maman...

—C'est bien, tu n'es pas un grand coupable, et quand même tu le serais envers moi, il me faudrait te pardonner.

Mme Villarceau eut l'air de menacer du doigt son petit fils.

Elle s'assit sur la chaise qu'avait avarcée Emilienne et s'adressant à la jeune fille :

—En effet, reprit-elle, je n'étais pas disposée à sortir ; mais, tout à coup, j'ai été prise du désir de vous voir, j'ai fait atteler et je suis venue.

—Madame, dit la jeune fille, vous me donnez constamment des preuves d'une affection toute maternelle.

—Ne vous y trompez pas, Emilienne, c'est bien comme une mère que je vous aime. Je n'oublie pas, je ne peux pas oublier qu'une des dernières paroles prononcées par le Dr Villarceau avant de mourir s'adressait à vous, qu'une de ses dernières pensées a été pour vous. J'ai vu, chère enfant, dans son regard fixé sur moi, avec quelle éloquence et quelle confiance il me recommandait de veiller sur vous et de vous protéger si vous aviez besoin d'une protection.

La voix de la veuve s'était mouillée de larmes et peu à peu affaiblie.

—Ma tâche n'a pas été difficile, continua-t-elle : depuis la mort de votre mère, je n'ai pas eu beaucoup à veiller sur vous, vous n'avez pas eu encore à réclamer ma protection ; seule, par votre travail, votre honnêteté, votre sagesse, votre volonté, vous avez surmonté, toutes les difficultés de l'existence ; vous avez su éloigner de vous tous les dangers auxquels votre jeunesse pouvait être exposée.

Vous avez le droit d'être fière de vous, mon enfant, autant que je suis heureuse, moi, de vous adresser tous les éloges que vous méritez.

—Ah ! c'est bien, bonne-maman, c'est bien ce que vous dites ! s'écria Lucien avec chaleur.

—Mon ami, répliqua gravement Mme Villarceau, je rends hommage à la vertu.

Après un silence, elle reprit :

—Emilienne, je viens de dire que vous étiez seule : non, vous n'étiez pas seule, puisque j'étais là, toujours prête à vous tendre la main et à vous soutenir. Mais, je le répète, ma tâche a été facile, car vous n'avez jamais eu un instant de défaillance. Ah ! vous avez l'âme haute et le cœur bien placé ; il semblerait que le Ciel eût voulu vous dédommager du malheur qui vous a frappée dans votre berceau. Peut-être êtes-vous protégée là-haut par les prières de Marguerite et de celle qui vous a mise au monde.

Emilienne pleurait silencieusement.

—Où, pleurez, ma chère petite, dit Mme Villarceau ; elles sont belles vos larmes, ces larmes pieuses que vous versez !

Il y eut un nouveau silence et Mme Villarceau reprit.

—Vous me dites souvent, Emilienne, que vous avez contracté envers nous une grosse dette de reconnaissance dont vous ne pourrez jamais vous acquitter ; eh bien, nous, chère enfant, nous avons aussi des obligations envers vous, une dette également, que nous ne pouvons plus payer, hélas ! que par notre grande affection.

—Madame, madame, dit la jeune fille en tournant vers la grand'mère son beau visage inondé de larmes, c'est trop de bonté, vous me rendez toute confuse.